

GEORG MÜHLECK: RÉFLEXION SUR LA FACE CACHÉE

Puriste s'il en est parmi les électrographes, Georg Mühleck a poussé jusqu'au bout son exploration des Images du Rien: rien d'autre que la lumière, à la fois objet et sujet. Jusqu'au-boutiste, il est allé méthodiquement à un dead end à force de travail forclos dans une disposition systématique fondée sur de savants calculs combinatoires, dont le résultat était visuellement sans intérêt. C'était avant de quitter l'Allemagne.

Pendant un séjour de presque un an à Montréal, il a pris pied en Amérique, découvert la Gaspésie, rencontré la mer. Nul doute que ses oeuvres récentes relèvent d'un Nouveau Monde, d'un autre Moi, tel la face cachée de la lune réflecteur du soleil. Il libère ses puissances de jeu, jouit de la couleur, (s')éclate dans l'espace. La projection lumineuse de la machine y est captée, concentrée, orientée, déplacée, en faisant varier l'angle de réflexion, sur des Réflecteurs¹ rudimentaires: retailles récupérées de foamcore blanc, page blanche, ruban et feuille d'aluminium, morceaux de verre, éclats de miroir. Ils sont découpés et bricolés pour l'usage requis, à savoir refléter, renvoyer, irradier, décomposer le faisceau lumineux en ses longueurs d'ondes. En les orientant, Mühleck découpe des segments, esquisse des formes, détermine des axes, et les décompose cinématiquement. En jouant avec les photocopies par juxtaposition ou superposition, il se donne des règles du jeu qui flirtent avec les lois de la composition. Comme en peinture, les hasards du faire ménagent de bonnes surprises: la main du montreur est montrée qui émerge des profondeurs du plan, telle une ombre. Ailleurs, c'est l'avant-bras, comme une allusion au Land's End de Jasper Johns. Et pourquoi pas? Il y a bien, aussi les pinceaux (lumineux), les faisceaux de stries, les mêmes couleurs primaires: Red, Yellow, Blue.

Ainsi, on éprouve, en face de ces grandes compositions sur fond noir, une impression de peinture, de pictorialité, qui transcende le degré zéro du Xerox², comme on l'éprouve, autrement, devant les estampes de Johns. Mais les couleurs/lumières des Réflecteurs ont une intensité qu'on n'obtient pas en peinture. Le magenta donne un rose qu'on disait, justement, électrique durant la décennie psychédélique. Le bleu surtout, de pur cyan, est fascinant. Ou, loin dans le temps et dans l'espace, trouve-t-on ce bleu de lumière subjuguant dans le sombre, sinon à Chartres, dans les vitraux du 13e siècle qui projettent leur lumière bleue dans la pénombre gothique?

Le paradoxe mérite réflexion: alors qu'on prône l'inachevé et le brouillon pour la peinture actuelle, des électrographes affichent leur désir de faire oeuvre d'art dans le souci de la chose aboutie, sans omettre de passer du concept à l'oeuvre, de la présentification à la présentation artistique, sans aucunement renier ni l'intention ni le plaisir esthétiques.

1. Galerie Art 45, du 17 janvier au 12 février 1987

2. Voir notre article, Le Degré zéro de la peinture, dans Vie des Arts, XXIX, 118, 71.